

par
Sébastien FATH
Agrégé d'Histoire,
Allocataire-Moniteur-
Normalien à l'École
Pratique des Hautes
Études (Paris),
Section des Sciences
Religieuses.

D'UNE « FOI SANS HISTOIRE »... À UNE FOI DANS L'HISTOIRE. « RAPPELLE-TOI CECI... » (Es 44,21)

Résumé :

En cette fin de millénaire où la fièvre commémorative tente de pallier à la « mémoire en miette » (Danièle Hervieu-Léger) des sociétés contemporaines, comment réagissent les Eglises ? Quel rapport entretiennent-elles avec le passé, le souvenir, l'histoire ? Quelques jalons bibliques peuvent éclairer cette question. Le rapport au passé apparaît, dans les Écritures, sous un jour contrasté. Plusieurs pièges du souvenir y sont répertoriés, qui pourraient conduire à une première hypothèse tentante : à quoi bon s'encombrer du passé ? Pourtant, les risques d'une telle amnésie volontaire, dont on perçoit plusieurs échos au travers de la Bible peuvent conduire, en fin de course à une réévaluation du souvenir. Loin d'être un fardeau, la prise en compte du passé peut s'avérer libératrice, grâce au travail dynamique et critique de la mémoire et, avant tout, de l'histoire.

Jeanne Calment, décrétee « doyenne de l'humanité » par les médias du monde entier, ne verra pas le XXI^e siècle. L'aube vacillante du prochain millénaire se lèvera sans cette Arlésienne centenaire, disparue un 4 août 1997 à plus de 122 ans. Coqueluche des journalistes et des opportunistes de tout poil¹, Jeanne Calment nous manquera. Elle incarnait la permanence, la mémoire, en des temps mouvants où tout change trop vite. Le disque qu'on lui fit enregistrer portait d'ailleurs ce titre

¹ Certains poussèrent l'indécence jusqu'à lui faire enregistrer, autour de ses 121 ans, un disque sur fond de musique techno, sanctionné par des ventes catastrophiques.

significatif : « Maîtresse du temps ». Vaste programme... A l'ambition vite démentie : Jeanne Calment a désormais quitté ce temps que nul ne peut maîtriser. Mais les médias se consolent vite. D'autres centaines prendront le relais au chevet des nostalgies collectives, tant la dimension du souvenir travaille intensément nos sociétés.

Dans un contexte où vacillent les grands repères structurants et les solidarités traditionnelles (la famille en particulier), laissant désarmés les citoyens et « *homo oeconomicus* »² que nous sommes, le passé rassure. Jeanne Calment fut durant quelques années l'otage involontaire, ravie et dépassée, de ce besoin de mémoire. Antidote (espère-t-on !) aux repères brouillés, le rappel du passé apparaît de plus en plus comme un facteur décisif de « réassurance » identitaire. On cherche dans l'histoire l'axe du sillon que l'on a tellement de mal à tracer dans la cacophonie du présent. Cette dimension, qui a toujours existé, a pris depuis une vingtaine d'années une ampleur considérable. Tout se commémore, toute occasion est bonne pour des rappels historiques. Les généalogistes se multiplient, des maisons d'éditions se spécialisent dans les biographies familiales... Dans notre société en panne de repères, le souvenir s'impose en thérapie universelle. Les Eglises ne sont pas épargnées par cette tendance. Elles sont *dans* le monde, même si elles ne sont pas *du* monde, et elles subissent, comme les autres sous-groupes de notre société, les effets épuisants de la sur-médiatisation et de l'hyper-individualisme : c'est ainsi que face à l'érosion collective des repères, la demande de mémoire est aujourd'hui forte dans les milieux religieux. Avec par exemple, chez les catholiques, le succès grandissant des pèlerinages, et, chez les protestants, l'engouement pour les commémorations : en France, le quatrième centenaire de l'Edit de Nantes, qui surcharge l'année 1998 en manifestations diverses, en constitue une illustration saisissante. Une dimension mémorielle suffisamment importante pour qu'elle ait fait l'objet d'un grand ouvrage récent de sociologie religieuse, au titre évocateur : *La religion pour mémoire*³ (de Danièle Hervieu-Léger). Un titre qui en dit long sur la réponse qu'offrent actuellement un certain nombre de religions et de « nouveaux mouvements religieux » à la demande collective de mémoire et de repères identitaires.

Dans la variété des interprétations et devant l'attention pluridisciplinaire portée à ce phénomène, il est bon de rester modeste. Varier les angles d'approche, conserver le sens des nuances et savoir garder une certaine distance avec « l'air du temps » semblent des conditions nécessaires à une bonne compréhension du phénomène. Une réflexion purement laïque, nourrie des sciences sociales et articulée à l'actualité,

² Cf. Frédéric de Coninck, « Richesses et limites du lien social dans les sociétés modernes. Le citoyen, l'*homo oeconomicus* et l'anthropologie chrétienne », *Hokbma*, n° 56/94, pp. 3-25.

³ Danièle Hervieu-Léger, *La Religion pour Mémoire*, Paris, Le Cerf, 1993.

peut apporter bien des éclaircissements face à tous ceux qui prônent l'amnésie, l'oubli sélectif ou le négationisme. En France, le marathon judiciaire du procès Papon, achevé seulement début avril 1998⁴, où journalistes, juges, historiens et opinion publique contribuèrent à une salubre anamnèse* (du grec : « rétablissement de la mémoire »), nous donnèrent un excellent exemple des besoins et des difficultés d'un face-à-face avec la « hantise du passé »⁵. A un autre niveau, en troquant le strict terrain de l'historien-sociologue pour celui du chrétien travaillé par son rapport au temps, un retour sur la Bible peut constituer une stimulation salutaire ? Ces Ecritures, profondément ancrées dans l'Histoire, dans le temps des hommes, surent en effet tour à tour en modifier le cours, s'en abstraire ou l'accompagner sans jamais se réduire à une période donnée, à une culture propre. Cette relation complexe et millénaire à l'histoire et au temps en fait un texte incontournable si l'on entend creuser, en tant qu'être humain articulé à une transcendance, la question de la mémoire. « Rappelle-toi » est une invitation puissante que les Ecritures nous adressent, mais c'est une invitation complexe. Schématiquement, deux options semblent se dessiner :

« Arrêtez-vous sur les routes pour faire le point, renseignez-vous sur les sentiers traditionnels. Où est la route du bonheur ? Alors suivez-la et vous trouverez à vous refaire. » (Jr 6,16)

« Ne dis pas : Comment se fait-il que les temps anciens aient été meilleurs que ceux-ci ? Ce n'est pas la sagesse qui te fait poser cette question ». (Qo 7,10)

Ces deux passages, envisagés en parallèle, dessinent un dilemme : dans chaque direction, on devine un piège. Nous pouvons être prisonniers du passé et inaptes, du coup, à construire l'avenir (Qo 7,10). Mais nous pouvons aussi être déconnectés du passé, et dépourvus de route et de but (Jr 6,16). Pour comprendre l'invitation biblique au souvenir, il est donc nécessaire de se pencher sur plus d'un passage biblique en s'interrogeant : « Eh bien ! que dit l'Ecriture ? » (Ga 4,30)⁶. En procédant par petites touches, en restant délibérément, mais sans simplisme, à un niveau d'exégèse accessible à tous, la Bible peut ouvrir bien des perspectives au chrétien soucieux du passé. Dans le processus du souvenir, n'y a-t-il pas des traquenards à éviter ? Une « foi sans histoire » peut-elle constituer une alternative possible à ces pièges ? Ou ne vaut-il pas mieux apprendre à gérer au mieux une « foi dans l'histoire » ? Ces trois questions marquent autant de pierres dans le gué. En s'appuyant

* Pour une définition de ces termes, se reporter au glossaire, page 70.

⁴ Pour une bonne mise en perspective, voir Jean-Noël Jeanneney, *Le passé dans le prétoire : l'historien, le juge et le journaliste*, Paris, Seuil, 1998.

⁵ Cf. Henri Rouso, *La hantise du passé*, Paris, Textuel, 1998.

⁶ Toutes les citations bibliques de l'article proviennent de la Traduction Œcuménique de la Bible (T.O.B.), nouvelle édition revue, 1992.

sur elles à la lumière des Ecritures, peut-être pourra-t-on franchir la rivière de l'oubli, et découvrir comment mieux se souvenir... Pour avancer vers demain.

I. Les pièges du souvenir

De nombreux chrétiens vibrent aux paroles du chant « Tu peux naître de nouveau, tu peux tout recommencer, balayer ta vie passée »⁷. Ses accents font sourdre un besoin universel auquel le Christ a répondu, le besoin de se libérer du poids encombrant du passé, de « repartir à zéro ». Ce thème de la page à tourner connaît une forte résonance biblique, en particulier dans le Nouveau Testament. Dans plusieurs cas, mieux vaut tourner le dos au passé que de céder aux pièges du souvenir. Au travers de trois exemples bibliques, quelques traquenards s'esquissent.

1.1 Se libérer du passé rejeté

« Se libérer du passé rejeté », c'est déjouer un premier piège du souvenir. Nous pouvons nous appuyer ici sur l'exemple biblique de la conversion. Ce passé rejeté, c'est tout ce qui, dans l'histoire personnelle qui précède la conversion, menace d'assombrir ensuite la vie de foi. C'est tout ce à quoi le converti doit dire « non » à partir du moment où il a confié sa route au Seigneur. Il ne s'agit pas de tout oublier⁸, ou de « démoniser » son passé de pécheur, mais de refuser de se laisser reprendre par de vieux fonctionnements malsains que la conversion, la nouvelle naissance, a vaincus par la grâce de Dieu qui pardonne et fait renaître à une vie nouvelle : à la Croix, par sa mort expiatoire, Jésus a payé le prix de tous les péchés, de mes péchés. Par la foi en lui, le Sauveur, tout homme qui se repent peut être au bénéfice de l'œuvre qu'il a accomplie, tournant la page d'une vie sous l'esclavage du péché. Cette perspective, diachronique, n'est pourtant pas toujours si simple. Elle fonctionne aussi en synchronie, par exemple chez le croyant ayant toujours grandi dans un contexte chrétien sans en remettre en cause les principes, dont la conversion fut diluée dans le temps, mais qui ressent dans sa vie de foi le « vieil homme », la « vieille nature », qui

⁷ « Tu peux naître de nouveau », disponible dans de nombreux recueils de chants protestants, a été mis au point par Colette Bergèse et Claude Fraysse (Harm., Alain Bergèse), copyright 1979.

⁸ Sur ce sujet voir les développements de Jacques Buchhold, *Le pardon et l'oubli*, réédité aux éd. Terre Nouvelle, Cléon d'Andran, 1997 : mieux que par un illusoire « oubli », Dieu nous libère du passé par le pardon. Il nous revient de faire de même dans nos relations interpersonnelles.

rode encore et toujours. Contre ce « passé », cette glu obstinée d'une propension au mal, il faut tourner la page. Cette démarche passe par un rejet des souvenirs complaisants, du genre : « *Ab, je ferai bien parfois comme avant !* » Ce type de souvenir devient vite malsain et dangereux car il tend à atténuer la rupture libératrice que constitue la conversion. Outre les tentations héritées du passé, il importe aussi de repousser la culpabilisation ressassée (doutant du pardon après le péché commis) ou la tentation de se détruire dans le désespoir d'un passé trop douloureux (quand on a été victime du péché des autres, parfois jusqu'au traumatisme). Contre toutes ces ombres d'un passé rejeté, seule la foi qui s'ouvre à la force de libération du Christ, par l'Esprit Saint, peut triompher. Comme l'a magnifiquement rappelé Karl Barth : « La foi est le pas incomparable, le pas irrévocable, le pas irréversible, franchissant la frontière entre le vieil homme et l'homme nouveau, entre le monde ancien et le monde nouveau. »⁹ La tentation de récidive, la pente de la culpabilité ressassée et l'ombre du désespoir reculent alors, lorsque la foi donne la certitude de l'accueil de Dieu qui recrée en chaque être par son pardon et sa grâce, l'innocence des commencements. C'est ainsi que l'on peut comprendre ce verset :

« Aussi, si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là. » (2 Co 5,17)

Cette revendication de la page tournée que comporte la conversion est une préfiguration de ce qui se produira après le jugement dernier,

« Il essuiera toute larme de leurs yeux, la mort ne sera plus ; il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien a disparu. Et celui qui siège sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. » (Ap 21,4-5).

Un passé de mort évanoui, pour toujours ! Le converti amorce la rupture avec ce passé dès le moment où il s'est donné au Seigneur, en préfiguration du moment où tout sera renouvelé dans la Jérusalem céleste. Tourner la page est donc capital, même s'il ne s'agit pas de nier son passé de non-converti. Il s'agit plutôt de reconnaître comme révolue et dépassée son ancienne façon de vivre. Dieu se sert de ce que l'être humain était « avant » ainsi que des bonnes choses qui ont émaillé son passé, en les réorientant pour l'avancement de son règne. Pour aller plus loin !

1.2. Se libérer du passé idéalisé (l'exemple de l'Exode)

« Se libérer du passé idéalisé », c'est déjouer un deuxième piège du souvenir. L'exemple biblique de l'Exode des Hébreux dans le désert

⁹ Karl Barth, Commentaire de *L'Épître aux Romains*, traduit de l'allemand par Pierre Jundt, Paris-Genève, Labor et Fides, 1972, p. 196.

recèle maintes illustrations de ce piège. Idéaliser le passé, le parer de toutes les vertus est un grand piège pour la foi. Trois passages significatifs évoquent cette attitude durant l'Exode, ce parcours de dépouillement où « l'homme sent ses angoisses fondamentales remonter à la surface, dès ses premiers pas dans le désert »¹⁰. Lors du passage de la mer Rouge :

« Ils dirent à Moïse : 'L'Égypte manquait-elle de tombeaux que tu nous aies emmenés mourir au désert ? Que nous as-tu fait là, en nous faisant sortir d'Égypte ? Ne te l'avions-nous pas dit en Égypte : Laisse-nous servir les Égyptiens ! Mieux vaut pour nous servir les Égyptiens que mourir au désert.' » (Ex 14,11-12).

A l'approche du Sinä :

« Dans le désert, toute la communauté des fils d'Israël murmura contre Moïse et Aaron. Les fils d'Israël leur dirent : 'Ah ! si nous étions morts de la main du SEIGNEUR au pays d'Égypte, quand nous étions assis près du chaudron de viande, quand nous mangions du pain à satiété ! Vous nous avez fait sortir dans ce désert pour laisser mourir de faim toute cette assemblée !' » (Ex 16,2-3).

Après avoir quitté le Mont Horeb, en se dirigeant dans le désert de Paran :

« Il y avait parmi eux un ramassis de gens qui furent saisis de convoitise ; et les fils d'Israël eux-mêmes recommencèrent à pleurer : 'Qui nous donnera à manger ? Nous nous rappelons le poisson que nous mangions pour rien en Égypte, les concombres, les pastèques, les poireaux, les oignons, l'ail ! Tandis que maintenant notre vie s'étiole ; plus rien de tout cela ! Nous ne voyons plus que la manne !' » (Nb 11,4-6).

Ces trois textes témoignent d'un même état d'esprit : c'était toujours mieux avant. On regrette un passé qu'on idéalise. Un peu dans le même ordre d'idée, l'exemple de la femme de Lot peut venir à l'esprit. De ces épisodes, il ressort que l'idéalisation du passé offense doublement Dieu. Tout d'abord, parce qu'elle n'est pas conforme à la vérité, puisqu'elle ne retient du passé que les bonnes choses (les beaux légumes, les beaux poissons, les chaudrons de viande d'Égypte) en oubliant tout le reste (la servitude, l'oppression, la cruauté subie sous la férule de Pharaon). Ensuite, parce qu'elle témoigne d'un manque de confiance dans les promesses divines. Au lieu de s'appuyer sur la fidélité du Seigneur, on se prend à regretter : regretter le temps jadis, regretter un illusoire paradis perdu, pur produit de l'imagination, où tout était si bien. Tentation dont les Églises ne sont sans doute pas exemptes lorsqu'elles nourrissent leur nostalgie régressive aux sources d'une « Église primitive » édulcorée (comme si les premiers chrétiens constituaient de parfaits exemples ! L'apôtre Paul n'était certes pas du même avis !), ou d'une chrétienté médiévale fardée en hypothétique

¹⁰ Armand Abécassis, *La pensée juive*, tome 1, *Du désert au désir*, Paris, Livre de Poche, 1987, p. 154.

Age de la foi, ou encore dans une Genève calviniste aussi figée par la vénération rétrospective que le Mur des Réformateurs. Guy Appéré, pasteur et poète, a su exprimer cette tentation de l'idéalisation et ses dangers :

« HIER n'est plus, ne sera jamais plus !
Ne t'abandonne pas à la nostalgie du passé ;
Ne te complais pas dans le souvenir de ses heures exaltantes.
Rêve stérilisant, fuite de la réalité présente. [...]
De Dieu le pardon a brisé la tyrannie du passé,
T'a fait neuf pour repartir plus sage et plus fort. »¹¹

Contre la « tyrannie » de « l'avant c'était mieux » qui décourage la progression, la force du pardon et l'invite à la marche en avant...

1.3. *Se libérer du passé dictateur*

Après le passé rejeté et le passé idéalisé, le passé dictateur décline sous un troisième mode les pièges du souvenir. L'exemple biblique des Pharisiens éclaire bien ce type de dérive. Le passé dictateur, c'est un passé qui impose jusque dans les moindres détails sa loi au présent. Il empêche d'être libre, il aveugle et emprisonne. Jésus-Christ s'en est pris plus d'une fois aux tenants de cette conception rigide d'un passé totalement normatif :

« Malheureux, scribes et Pharisiens hypocrites, vous qui bâtissez les sépulchres des prophètes et décorez les tombeaux des justes, et vous dites : 'Si nous avons vécu du temps de nos pères, nous n'aurions pas été leurs complices pour verser le sang des prophètes.' Ainsi vous témoignez contre vous-mêmes : vous êtes les fils de ceux qui ont assassiné les prophètes ! » (Mt 23,29 à 31).

Les Pharisiens n'avaient pas que des mauvais côtés ! L'apôtre Paul a beaucoup appris de son éducation pharisienne, précieux patrimoine qu'il mit ensuite au service de Christ après sa conversion sur le chemin de Damas. Les Pharisiens avaient en horreur le péché, ils aimaient sonder les Ecritures, ils recherchaient la sanctification. Mais leurs yeux restaient rivés, moins sur les promesses de Dieu pour l'avenir, que sur le respect ultra-légaliste des règles du passé : respecter scrupuleusement la Loi de Moïse et s'interdire toute originalité, toute nouveauté. D'où cette contradiction que souligne Jésus : par respect pour le passé, les Pharisiens construisaient des tombeaux aux prophètes ; pourtant, par leur attitude figée, ils étaient solidaires des responsables de la mort de ces prophètes, tout comme ils allaient être bientôt responsables de la

¹¹ Guy Appéré, « Méditations », in *Jaillissements, Saisissements*, impr. gerfau, éd. Grâce et Vérité, p. 14.

mort de Christ. Cette attitude peut se résumer à un mot : sclérose. Sclérose qui les a empêchés de reconnaître le Christ comme le Fils de Dieu, ce Christ qui avait certes un immense respect pour la Loi de Moïse, mais qui annonçait aussi la Nouvelle Alliance, conformément aux promesses des prophètes. Les Pharisiens n'ont pas pu percevoir cette perspective nouvelle car ils regardaient vers le passé pour le passé, sans vouloir saisir les promesses d'avenir que ce passé leur proposait. Ils appliquaient la formule : « *Il faut tout faire comme par le passé* ». Glu mortelle du passé dictateur. Cette menace touche tout le monde, y compris au sein de l'athéisme marxiste où l'on retrouve cette conception déterministe du passé, qui conditionne toute action. Ce prétendu *Diktat* de l'histoire en vient à « jouer chez les hommes [...] le même rôle que Dieu chez les chrétiens formels du Moyen-Age »¹², une fonction pointilliste et normative qui élude notre responsabilité et nous emprisonne dans des schémas tout faits.

De ces trois pièges du souvenir, qui peuvent toujours guetter le chrétien comme les Eglises, on pourrait être conduit à une conclusion tentante : puisque le passé ne doit pas nous alourdir, nous pousser au regret ou à la sclérose, pourquoi s'encombrer d'un rétroviseur ? Ne vaut-il pas mieux vivre « une foi sans histoire » ? Une foi libérée du regard sur le passé ?

II. Une foi « sans histoire » : une solution ?

Une « foi sans histoire » peut tenter bien des chrétiens, pour des motifs variés. Parfois gênés par un passé de compromission avec le pouvoir politique (dans le cas, en particulier, des Eglises de multitude qui ont construit, voici quelques siècles, des chrétientés où Eglise et Etat partageaient maints intérêts communs, pour le meilleur et pour le pire), parfois inquiets d'une nostalgie mortifère, ou tout simplement exaspérés par la « perte de temps » occasionnée par l'étude des « vieux papiers », beaucoup de chrétiens ne jugent pas indispensable que des études historiques poussées soient menées sur leurs Eglises. Priorité au présent et à l'avenir, pense-t-on avec les intentions les plus louables qui soient. A l'échelle individuelle, ce type de réflexe peut jouer aussi : plutôt une « foi sans histoire » que trop de temps perdu à analyser ses souvenirs et sa trajectoire. Trois arguments reviennent en particulier pour fonder cette attitude : tirer un trait sur le passé permettrait à la fois de mieux se renouveler, de mieux gouverner ses affaires et de s'insérer plus aisément en société.

¹² Jacques Ellul, « Il faut suivre le cours de l'histoire », *Exégèse des nouveaux lieux communs*, Paris, Calmann Lévy, 1966, p. 34.

2.1. La table rase, facteur de renouveau ?

Sans en référer aux exemples extrêmes qui peuvent venir à l'esprit dès lors que le modèle de la « table rase » à grande échelle est évoqué (le génocide cambodgien, à l'instigation de Pol Pot, n'en est hélas qu'un des multiples avatars récents), il faut reconnaître que l'idée d'un renouveau conditionné par un passé balayé a connu bien des tentatives de réalisation, et en connaîtra sans doute encore. Cette théorie a des atouts. Elle paraît ressembler, si l'on n'y prend garde, à la dynamique chrétienne de la « nouvelle naissance ». On tire un trait sur le passé, on n'est plus le même, tout renaît différemment. N'est-ce pas tentant ? C'est oublier cependant un détail, mais un détail capital : la seule façon de tourner intelligemment le dos au passé, c'est de l'avoir compris ! Sans cette condition, loin de se renouveler, l'être humain se condamne à une répétition mortifère. Plusieurs passages bibliques suggèrent cette perspective (sans l'aborder de front toutefois). Ainsi, dans le livre des Juges.

« Mais après la mort de Gédéon, les fils d'Israël recommencèrent à se prostituer aux Baals, et ils adoptèrent Baal-Berith pour dieu. Les fils d'Israël ne se souvinrent plus du SEIGNEUR, leur Dieu, qui les avait délivrés de la main de tous leurs ennemis d'alentour, et ils ne firent preuve d'aucune loyauté envers la maison de Yeroubbaal-Gédéon, après tout le bien qu'il avait fait à Israël. » (Jg 8,33-35).

Incapables de se souvenir des erreurs passées et de les analyser pour les dépasser, au prix d'une ascèse de l'humilité et de la repentance, les Israélites du temps des Juges, dont la dramatique est bien résumée dans Juges 2,10-23, se condamnaient à une répétition obsédante des mêmes erreurs. Plus tard, dans le Nouveau Testament, les Galates, enclins à une dérive sectaire en se détournant du message de la grâce, « oubliant » la prédication de Paul pour retourner à des pratiques judaïsantes, semblent aussi sur la pente glissante de la « table rase ». Oublié l'Evangile de grâce, place à une théologie judaïsante marquant le retour en force de la Loi et de la circoncision !¹³ Mais loin d'apporter un renouvellement, une « table rase » hâtive ne crée que répétition, enlèvement, à l'image des effets de la maladie d'Alzheimer : sans mémoire, on répète sans cesse ce que l'on vient de dire ou de faire. Implacable circularité, prison pathétique.

Aux illusions de la « table rase », qui tenteront toujours le chrétien comme l'Eglise (du moins dans ses dérives sectaires), il convient d'apporter le sage correctif de Jacques Blocher : « Chaque œuvre a une *histoire*, et l'avenir [...] est conditionné par le passé. Il est d'ailleurs toujours là : même quand on fait 'table rase', il reste la table ! [...] La marche

¹³ Voir notamment Jacques Buchhold, *in* « Les nouveaux mouvements religieux à la lumière du Nouveau Testament », partie consacrée à la crise galate, *La Revue Réformée*, n° 195, 1997/4, septembre 1997, tome XLVIII, pp. 40-42.

dynamique en avant tient toujours compte des expériences du passé. »¹⁴ La thèse du renouveau par le refus du passé ne tient pas, mais une autre tendance, un peu plus subtile, consiste à négliger le passé pour mieux gérer le présent.

2.2. Négliger le passé, pour mieux gouverner ses affaires ?

Pour mieux gouverner ses affaires, ne vaut-il pas mieux se confronter prioritairement aux enjeux du présent, quitte à négliger les contraintes du passé ? Il ne s'agit pas, ici, de faire table rase, mais plus insidieusement de reléguer la référence au passé à un rang essentiellement décoratif, au nom des sacro-saintes priorités du présent et de l'avenir. Cette option oriente les choix de bien des sociétés humaines. Parmi elles, les Eglises locales ne sont parfois pas les dernières à reléguer les « vieilleries » de leur passé plus ou moins lointain au rang de curiosité sans grande importance. Bien des arguments parfaitement légitimes peuvent plaider en faveur d'une telle approche. Il ne s'agit pas ici de les démonter, mais plus modestement de faire valoir les risques d'une approche trop radicale en la matière. Qui peut dire, en effet, que le passé n'a rien à apporter aux décisions présentes ? « Qu'on ne nous dise pas trop que l'histoire, irréversible par nature, ne se répète jamais. Elle manque souvent d'imagination. Elle a ses habitudes. »¹⁵ Faute de « lois » de l'histoire ou d'une normativité absolue du passé, il existe des réseaux de causalité dont les effets, dans le passé, risquent fort de se reproduire à l'avenir. L'expérience de la vie courante le vérifie. Un enfant qui se rappelle avoir souffert en saisissant une tasse bouillante évitera, s'il s'en souvient, de reproduire les mêmes causes... pour s'épargner les mêmes effets. La leçon vaut pour les Eglises. Une connaissance moins désinvolte de son passé ne peut-elle pas éviter à l'Eglise locale des errements, des brûlures dans la gestion de son présent ? Efficacité immédiate et prise en compte attentive du passé ne sont pas antagonistes. Un regard approfondi sur son passé constitue même une condition à une gestion vraiment conquérante du présent. Faute d'avoir appliqué cette démarche, Roboam, successeur de Salomon, s'engagea dans une impasse :

« Le roi Roboam prit conseil auprès des anciens qui avaient été au service de son père Salomon quand il était en vie : 'Vous, comment conseillez-vous de répondre à ce peuple ?' Ils lui dirent : 'Si, aujourd'hui, tu te fais serviteur de ce peuple, si tu le sers, et si tu lui réponds par de bonnes paroles, ils seront toujours tes serviteurs.' Mais Roboam négli-

¹⁴ Jacques Blocher, lors d'une rencontre avec le personnel du centre missionnaire à Albertville, le 27 avril 1976, in Michel Evan, *Jacques Blocher, j'ai cru et j'ai parlé*, Publication de l'Institut Biblique de Nogent, 1989, p. 34.

¹⁵ Fernand Braudel, *L'identité de la France, Espace et Histoire*, tome 1, Paris, Arthaud Flammarion, 1986, p. 298.

gea le conseil que lui avaient donné les anciens et il prit conseil auprès des jeunes gens qui avaient grandi avec lui et qui étaient à son service. Il leur dit : 'Et vous, que conseillez-vous ? Que devons-nous répondre à ce peuple qui m'a dit : Allège le joug que nous a imposé ton père ?' Les jeunes gens [...] lui répondirent : '[...] Voici donc ce que tu leur diras : Mon petit doigt est plus gros que les reins de mon père ; désormais, puisque mon père vous a chargés d'un joug pesant, moi, j'augmenterai le poids de votre joug ; puisque mon père vous a corrigés avec des fouets, moi, je vous corrigerai avec des lanières cloutées !' [...] Tout Israël vit que le roi ne l'avait pas écouté ; le peuple lui répliqua : 'Quelle part avons-nous avec David ?' [...] Et Israël s'en alla à ses tentes. » (1 R 12,6-11 et 16).

Dans ce choix de Roboam s'exprime avant tout un conflit de générations. Mais cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas aussi, dans ce conflit de générations, un mépris pour le capital d'expérience accumulé par les vieillards, un mépris pour les enseignements du passé. En négligeant l'expérience avisée des vieillards qui avaient bien connu le royaume de Salomon, Roboam croyait mieux gouverner ses affaires, mieux conquérir le présent et l'avenir. Le résultat ne se fit pas attendre : manipulé par des jeunes gens sans expérience, incapable de comprendre que l'histoire récente d'Israël nécessitait un traitement plus souple du peuple, Roboam se laissa égarer. Faute d'avoir compris et pris en compte le passé de son propre peuple, il créa une division irréparable dans le royaume que ses pères lui avaient légué. Et si les Eglises méditaient davantage l'exemple de Roboam ? Sans aller jusqu'à prétendre que certaines divisions stériles pourraient ainsi être évitées, il vaut la peine de prendre au sérieux l'importance du passé pour une meilleure appréhension du présent. On évite ainsi bien des erreurs, gâcheuses d'occasions de croissance.

2.3. Oublier, pour mieux s'insérer dans la société ?

Une dernière interprétation en vogue au service des partisans d'une « foi sans histoire » consiste à plaider pour une mise entre parenthèses du passé (et des ses ramifications dans le présent) à des fins d'intégration sociale. Oublier, cacher un passé perçu comme encombrant et stigmatisant permettrait de mieux s'insérer en société. Cette tendance connaît elle aussi une certaine popularité chez les chrétiens de toutes dénominations. Pour mieux servir l'image de son Eglise comme ambassadrice des Droits de l'Homme, tel clergé n'aura-t-il pas tendance à « oublier » le passé récent d'encycliques¹⁶ dénonçant pêle-mêle le « délire » de la liberté de conscience et des cultes, le venin du laïcisme

¹⁶ Il s'agit en particulier de *Quanta Cura* et du *Syllabus renfermant les principales erreurs de notre temps* (1864), édictés par le pape Pie IX.

et de la liberté de la presse, *etc.* ? Telle autre Eglise, au nom d'un protestantisme proclamé précurseur de la démocratie et du pluralisme, ne sera-t-elle pas tentée de jeter un voile pudique sur le contrôle psychosocial étouffant pratiqué dans la Genève de Calvin, ou sur les chasses aux sorcières perpétrées à grande échelle dans l'Ecosse presbytérienne au nom de la Réforme¹⁷ ? Et que dire des baptistes toujours prompts à brandir l'effigie du grand Martin Luther King, apôtre de l'antiracisme, mais qui « oublie » un peu vite que l'un des fondateurs du Ku Klux Klan... était *aussi* un baptiste... ? Dans chacune de ces situations (on pourrait en citer bien d'autres), les Eglises préfèrent sciemment occulter un passé gênant dans le but d'une meilleure image sociale. Cette tentation n'est pas nouvelle. On la retrouve, dans la Bible, dès Abraham (appelé alors Abram), lors de son séjour en Egypte. Soucieux d'une intégration sans douleur sur les rives du Nil, le patriarche « oublie » volontairement un élément important de son histoire personnelle, en l'occurrence, son passé (et son présent !) conjugal :

« Il y eut une famine dans le pays et Abram descendit en Egypte pour y séjourner car la famine sévissait sur le pays. Or, au moment d'atteindre l'Egypte, il dit à sa femme Sarai : 'Vois, je sais bien que tu es une femme belle à voir. Alors, quand les Egyptiens te verront et diront : C'est sa femme, ils me tueront et te laisseront en vie. Dis, je te prie, que tu es ma sœur pour que l'on me traite bien à cause de toi et que je reste en vie grâce à toi.' De fait, quand Abram atteignit l'Egypte, les Egyptiens virent que cette femme était fort belle. [...] A cause d'elle, on traita bien Abram qui reçut petit et gros bétail, ânes, esclaves et servantes, ânesses et chameaux. Mais le SEIGNEUR infligea de grands maux à cause de Sarai, la femme d'Abram. Le Pharaon convoqua Abram pour lui dire : 'Que m'as-tu fait là ! Pourquoi ne m'as-tu pas déclaré qu'elle était ta femme ? [...] Le Pharaon ordonna à ses gens de le renvoyer, lui, sa femme, et tout ce qu'il possédait. » (Gn 12.10-14, 16-18, 20).

Abraham, par deux fois (en Gn 12 mais aussi en Gn 20, à Guézar), puis Isaac, une fois (voir Gn 26), cachent, par peur, l'alliance conjugale passée avec leur épouse. Trois fois, la société qui les accepte finit par les rejeter après un bon accueil initial, car ils ont caché leur vrai passé (et ses conséquences sur leur présent), leur véritable identité. Lors de ces épisodes, la crédibilité d'Abraham et d'Isaac a été gravement entamée car ces derniers n'ont pas voulu présenter avec clarté leur situation passée et présente. Cette leçon est à méditer. Les groupes religieux qui cachent certains aspects de leur histoire pour mieux s'intégrer, qui

¹⁷ Hans Guggisberg, dans « Hommes et idées en marge de l'histoire » (pp. 254-260), in Pierre Chaunu (sous la dir. de), *L'aventure de la Réforme, Le monde de Jean Calvin*, Paris, Hermé, 1992, nous rappelle ainsi que dans « l'ensemble, la chasse aux sorcières prit des formes plus fanatiques dans les pays protestants que dans les pays catholiques », faisant au total des « dizaines de milliers » de victimes (p. 254).

ne parlent pas facilement de leur véritable identité ne sont jamais longtemps perçus par la société sous un jour favorable. Une foi qui se prétend « sans histoire », un groupe qui refuse l'examen de son passé, qui en cache certains aspects, rencontre assez vite de la méfiance et voit sa crédibilité compromise. N'oublions pas que la clarté avec laquelle un groupe est capable de montrer son passé est un critère important de crédibilité sociale. Les sectes dangereuses, notamment, qui cachent leur histoire parce qu'elles n'aiment pas la lumière, rencontrent de ce fait des obstacles supplémentaires sur la route de leur reconnaissance publique. Sans oublier qu'un passé caché finit toujours par resurgir. N'est-ce pas, Abraham et Isaac ? Mettez l'éteignoir sur un passé gênant, il reviendra tôt ou tard à la charge, de façon d'autant plus douloureuse. Mieux vaut éclairer son passé, y compris dans les aspects difficiles, et présenter une image de soi fidèle, avec ses forces et ses failles, plutôt que de se travestir à des fins, ô combien trompeuses et éphémères, de meilleure reconnaissance publique. Une Eglise qui assume son passé, admet ses errements, connaîtra toujours au bout du compte une intégration sociale plus durable (et une crédibilité plus assurée) qu'une Eglise cultivant le goût du secret et de la dissimulation.

III. L'impératif du souvenir : trois repères bibliques

Une fois dégonflées les baudruches (encore trop à la mode dans certaines Eglises !) d'une foi illusoirement « sans histoire », le moment est venu d'éclairer de manière positive quelques dimensions fondamentales du souvenir selon les Ecritures. Cet impératif du souvenir retentit puissamment dans toute la Bible. Le chrétien est encouragé à s'y soumettre, sans quoi son identité est en péril, manipulée par des faux discours sur ses origines ou sur son époque. « Souviens-toi... » Mais comment comprendre cette invitation ?

3.1. *Le souvenir, dimension essentielle de la Révélation*

La première force du souvenir, pour le chrétien, c'est qu'il s'articule à la révélation biblique qu'il reçoit dans la foi. Comme le remarque Marcel Bernos, « il serait paradoxal qu'une religion de l'Incarnation méprisât le cours du temps dans lequel son Dieu n'a pas hésité à plonger »¹⁸ ! Quand le chrétien lit la Bible, il ne fait pas seulement un acte de lecture, de compréhension, mais il doit faire *aussi*, d'une certaine manière, acte de souvenir. Les personnages, les événements de la Bible ne sont globalement pas semblables aux constructions archétypes des mythes grecs. Ils sont avant tout à caractère historique, quelles que soient les nuances qu'il est possible d'apporter à cette affirmation géné-

¹⁸ Marcel Bernos, « Historien et chrétien » (pp. 9-20), in Jean Delumeau (sous la dir. de), *L'historien et la foi*, Paris, Fayard, 1996, p. 12.

rique. Au contraire de beaucoup de religions qui reposent avant tout sur une mythologie, le christianisme s'appuie sur une Révélation dans l'Histoire, Dieu étant présenté dans la Bible comme un Dieu qui choisit, par amour, d'intervenir directement dans notre passé, dans notre présent, pour nous parler, pour nous reprendre, pour nous sauver par Christ, Dieu fait Homme. Lire la Bible, c'est en un sens se rappeler de l'immense histoire d'amour entre Dieu et les hommes. Sans cette dimension historique, la foi chrétienne ne tient plus debout. Paul le rappelle avec force aux Corinthiens :

« [...] Si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide, et vide aussi notre foi. » (1 Co 15.14).

Ce verset insiste sur la nécessité, pour le chrétien, de considérer l'événement de la résurrection comme un événement historique. Pour les apôtres, il ne s'agit pas d'un rêve, d'un fantasme, ou d'une réactivation du mythe osiriaque de résurrection. Il s'agit d'un fait dont ils furent, avec beaucoup d'autres, les témoins : témoins de la présence vivante du Christ ressuscité. Par la croix, « à catastrophe historique, Dieu riposte historiquement »¹⁹. Quelles que soient les réserves qu'une critique exclusivement rationaliste a pu et pourra faire (c'est son droit), il est difficile de ne pas reconnaître, sinon le fait même de la résurrection (qui sera toujours objet de foi plus qu'objet de démonstration de type scientifique), du moins le fait que les apôtres considéraient cet événement comme historique, s'étant produit à une date donnée, en un lieu donné, et attestée ensuite par des témoins oculaires donnés. Ce qui fait dire à Pierre Chauvu : « Le christianisme est d'abord une histoire dont l'accès est rendu possible par la mémoire historique [...]. Puisque le christianisme fait référence à un événement situé en arrière [...], il est par nature 'historiciste' »²⁰. Nier ou mettre en cause cette dimension historique, dans l'esprit des rédacteurs du Nouveau Testament (et d'une grande partie de la tradition théologique au cours de l'histoire chrétienne), cela revient à mettre en cause la révélation de Dieu même.

De très nombreux passages bibliques nous rappellent la dimension historique de la révélation, et la nécessité d'entretenir le souvenir de cette révélation. Le long discours d'Etienne avant sa lapidation en donne un bel exemple. Dans ce discours, Etienne rappelle toute l'histoire du salut (Ac 7,2-50). Lire la Bible dans l'état d'esprit du souvenir de ce que Dieu a fait pour l'humanité, c'est un moyen de s'approprier vraiment sa révélation. En se plongeant dans ce récit de cette manière, le chrétien découvre sa propre histoire, fondée dans la mémoire humaine et dans celle de sa nouvelle famille spirituelle, l'Eglise. Dans un ordre d'idée

¹⁹ Henri Blocher, *Le Mal et la Croix. La pensée chrétienne aux prises avec le mal*, Paris, Sator, 1990, p. 196.

²⁰ Pierre Chauvu, « Le christianisme est d'abord une histoire », *L'aventure de la Réforme, Le monde de Jean Calvin*, op. cit., p. 19.

assez proche, le souvenir constitue aussi un chemin d'édification et de louange.

3.2. Le souvenir, chemin d'édification et de louange

Puisque lire la Bible avec les yeux de la foi, c'est d'une certaine façon se souvenir de notre histoire collective d'êtres humains perdus puis rachetés, cela signifie que le chrétien appartient à la même famille que tous ceux qui l'ont précédé dans la foi. Se souvenir, dans ce sens, est un indispensable moyen d'édification. Par ce souvenir, les « pierres vivantes » du passé et du présent prennent conscience de l'harmonie et des continuités du plan divin au travers des siècles, contribuant à mieux construire, à mieux *édifier* l'Eglise, corps de Christ. Ce souvenir comporte deux volets. D'une part, il y a la reconnaissance : nul ne s'est construit tout seul. L'hommage aux prédécesseurs ne fait jamais de mal à notre humilité, et il revient à prendre plus amplement conscience de l'ardent travail de la vie et de la foi au fil du temps. D'autre part, il y a un encouragement : face aux épreuves, les exemples de persévérance confortent l'engagement présent. Dieu n'est-il pas le même hier, aujourd'hui, éternellement ?

Cette solidarité entre les générations, contribuant à l'édification de l'Eglise, constitue un *leitmotiv* biblique. La Bible n'est pas un livre avare de noms propres, bien au contraire. Elle évoque une foule de noms, dont Dieu a voulu que nous gardions la mémoire parce qu'ils n'étaient pas insignifiants pour lui. Presque tous les écrivains bibliques ont eu à cœur de transmettre des quantités de noms de personnes dont le souvenir devait être gardé pour telle ou telle raison, en particulier parce que leur trajectoire et leur exemple pouvaient être utiles à leurs successeurs. Un bel exemple de cette volonté transparaît dans l'épître aux Hébreux. Dans le contexte de l'ample énumération des hommes et des femmes de foi qui couvre le chapitre 11, l'auteur le souligne :

« C'est d'endurance, en effet, que vous avez besoin, pour accomplir la volonté de Dieu et obtenir ainsi la réalisation de la promesse. Car encore si peu, si peu de temps, et celui qui vient sera là, il ne tardera pas. [...] Nous, nous ne sommes pas hommes à faire défection pour notre perte, mais hommes de foi pour le salut de nos âmes. La foi est une manière de posséder déjà ce que l'on espère, un moyen de connaître des réalités que l'on ne voit pas. C'est elle qui valut aux anciens un bon témoignage. [...] Ainsi donc, nous aussi, qui avons autour de nous une telle nuée de témoins, rejetons tout fardeau et le péché qui sait si bien nous entourer, et courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée »... (He 10, 36, 37, 39 ; 11,1-2 ; 12,1).

Se souvenir des « héros » de la foi est ici directement lié à l'idée d'endurance et de persévérance. Selon l'auteur, si les anciens dans la foi ont su persévérer avec tant de courage, à plus forte raison le chrétien

aujourd'hui, armé de tels exemples et soutenus par l'Esprit Saint, pourra à son tour tenir bon et ferme (voir aussi He 13,7). Cette persévérance va de paire avec la louange : si l'on tient bon dans le combat de la foi, c'est que Dieu a agi et qu'il a porté son enfant avec fidélité. Dans le réconfort et l'encouragement qui découlent de cette œuvre vibre alors aussi toute la reconnaissance du chrétien pour Dieu, fidèle et bon. Si ce type de souvenir est un puissant moyen d'édification et de louange, ne convient-il pas de l'entretenir ? Il est ainsi du devoir du chrétien de transmettre à son tour ce dont il se souvient de l'œuvre de Dieu et de ses serviteurs :

« Ce que nous avons entendu et connu, ce que nos pères nous ont transmis, nous ne le taisons pas à leurs descendants, mais nous transmettons à la génération suivante les titres de gloire du SEIGNEUR, sa puissance et les merveilles qu'il a faites. Il a fixé une règle en Jacob, établi une loi en Israël. Elle ordonnait à nos pères d'enseigner ces choses à leurs fils, afin que la génération suivante les apprenne, ces fils qui allaient naître : qu'ils se lèvent et les transmettent à leurs fils ; qu'ils mettent leur confiance en Dieu, qu'ils n'oublient pas les exploits de Dieu, qu'ils observent ses commandements »... (Ps 78,3-7).

Ce devoir de transmission peut être appelé « devoir de mémoire ». Il constitue parfois, pour des groupes ou des individus soumis à des conditions extrêmes de pauvreté ou de persécution, l'un des seuls recours pour ne pas perdre leur identité et leurs repères, tel le baptiste Aliocha, rencontré dans le Goulag par Choukhov (qui représente Soljenitsyne)²¹ : quoiqu'emprisonné pour 25 ans, il apparaît mystérieusement « heureux en prison », car porté par sa foi, sa conviction chevillée au corps d'être participant de l'histoire du salut.

C'est au nom de cette mémoire que résonne « Tu te souviendras qu'au pays d'Égypte tu étais esclave » (Dt 5,15), qui court presque toute l'Ancienne Alliance. De même « ... Faites cela, toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi » (1 Co 11,25) qui scelle la symbolique de la coupe de la Nouvelle Alliance. Se rappeler de l'œuvre de Dieu, est un moyen d'édification au sens fort du terme, un moyen de se construire, de fortifier son identité chrétienne. Telle est cette seconde vertu du souvenir. C'est sous ce mode de la mémoire que les Églises sont sans doute le plus à l'aise, même si la vigilance gagne à être cultivée : dans un contexte social « d'instantanéisation et de pulvérisation de la mémoire »²², les chrétiens savent-ils suffisamment transmettre aux enfants, aux nouveaux membres d'Église, des maillons significatifs de l'itinéraire passé de leurs assemblées ?

²¹ Cf. Alexandre Soljenitsyne, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, Paris, 10118, 1979 (Nlle éd.), p. 186.

²² Danièle Hervieu-Léger, « La mémoire en miette des sociétés modernes », *La religion pour mémoire*, op. cit., p. 183.

3.3. Le souvenir, outil de compréhension

Il existe enfin une troisième dimension indispensable, capitale, du juste souvenir selon la Bible. C'est celle du souvenir comme outil de compréhension. Se souvenir permet non seulement de prendre au sérieux révélation de Dieu, d'être édifié, mais devrait aussi permettre de comprendre, de tirer des leçons sans complaisance et d'analyser. On fait face ici à une nécessité différente du devoir de mémoire s'approchant des impératifs de l'histoire en tant que « science humaine » (ou déclarée telle). Car faire de l'histoire, c'est avant tout expliquer et comprendre, sans chercher à souder un groupe par des récits mémoriels, sans faire de tri *a priori*, mais avec le seul désir d'interpréter correctement les faits. La mémoire sélectionne en général les faits en fonction de leur caractère positif, édifiant. Et les Eglises ont toutes besoin de cela, c'est évident. L'histoire, elle, s'intéresse à tout, au positif mais aussi au négatif. Cette discipline essaie de faire en sorte que le souvenir ne soit pas trop sélectif et qu'il permette de comprendre la réalité, en confrontant tous les événements. Comme Antoine Prost l'affirma magistralement en Sorbonne : « Il faut faire comprendre comment et pourquoi les choses arrivent. On découvre alors des complexités incompatibles avec le manichéisme purificateur de la commémoration. On entre surtout dans l'ordre du raisonnement, qui est autre que celui des sentiments, et plus encore des bons sentiments. »²³

Aussi surprenant, peut-être, que cela puisse paraître, cette dimension de compréhension critique du passé apparaît souvent dans la Bible sur un mode particulier : celui de certaines paroles prophétiques. On ne peut certes pas tout à fait parler d'histoire au sens actuel du terme, et il faudrait se garder de pousser le parallèle trop loin entre l'histoire comme nous l'entendons actuellement²⁴ et certaines interpellations prophétiques. Mais il est néanmoins frappant de constater que la Bible met l'accent sur l'effort de compréhension critique du passé. Un effort qui passe par un regard « non mémoriel », c'est-à-dire non complaisant, un regard inconfortable : dans cette perspective, les réussites mais aussi les échecs du passé méritent d'être rappelés pour que nous en tirions des leçons. Cette dimension revêt une forte résonance chez le prophète Esaïe :

²³ Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p. 306.

²⁴ L'historien, quand il écrit en tant que tel, doit en effet mettre en œuvre une attitude « méthodologiquement agnostique » comme le souligne à juste titre Jean Baubérot : « En tant que disciplines d'ordre scientifique, l'histoire, la sociologie doivent se tenir à distance de tout discours militant, même quand le chercheur sympathise avec la cause qu'il étudie », Jean Baubérot, *Vers un nouveau pacte laïc*, Paris, Seuil, 1990, p. 14. Cette démarche permet d'éviter les jugements *a priori*, les tris abusifs des données et les interprétations « orientées ».

« Jusqu'à votre vieillesse, moi je resterai tel, jusqu'à vos cheveux blancs, c'est moi qui supporterai, c'est moi qui suis intervenu, c'est moi qui porterai, c'est moi qui supporterai et qui libérerai. A qui m'assimilerez-vous, et me ferez-vous identique ? A qui me comparerez-vous, que nous soyons semblables ? Certains gaspillent l'or de leur bourse, pèsent l'argent sur le fléau, engagent un mouleur pour qu'il en fasse un dieu, et ils s'inclinent et ils se prosternent ! Ce sont eux qui le portent sur l'épaule, qui le supportent, qui le mettent au repos, au lieu que ce soit lui ! Il reste immobile : de sa place il ne s'écarte pas. Qu'un homme crie vers lui, il ne répond pas, de sa détresse il ne le sauve pas. Rappelez-vous cela, pour ranimer votre ardeur, ô révoltés, revenez là-dessus au fond de votre cœur »... (Es 46,4-8).

Esaïe, dans ces paroles extrêmement fortes, invite ses auditeurs (et ses lecteurs) à se rappeler de leurs erreurs passées, de leurs erreurs idolâtres, afin qu'ils en tirent les enseignements et qu'ils ne recommencent pas les mêmes aberrations. Se souvenir, c'est ainsi comprendre et faire face à son passé, bon comme mauvais, c'est l'analyser afin d'en tirer des leçons pour le présent. Point de voile pudique ici, point de sélection commode, point de censure. Il s'agit d'ouvrir les yeux sur son itinéraire sans rien cacher, de « rentrer en soi-même » (selon la formule utilisée en Es 46,8 dans la traduction de la version Segond, plus évocatrice ici que celle de la T.O.B.) pour comprendre ce qui a pu se produire. Ce fonctionnement est aussi évident deux chapitres plus tôt, le prophète dénonce déjà l'idolâtrie d'Israël et conclut : « Jacob, rappelle-toi ceci » (Es 44,21). Le souvenir, ainsi, n'est pas seulement motivé par le rappel des bénédictions de Dieu ou des épisodes glorieux (ce qui relèverait du registre classique de la mémoire). Il est aussi orienté vers ce que l'on aimerait oublier... Dans cette exigence, le souvenir constitue un précieux outil de compréhension de soi-même, à condition de ne pas édulcorer son passé pour n'en conserver que ce qui tourne à son avantage ou à celui du groupe. Le rapport au passé tel que la Bible le cerne dépasse de loin cette conception bien pauvre de l'histoire « en terme d'identité et de mémoire », là où les protestants seraient tentés de sélectionner, « selon leur sensibilité et leur piété, des temps et des lieux qui leur paraissent représenter de manière emblématique ou exemplaire la nature de la foi qu'ils confessent ou des convictions qu'ils défendent »²⁵. Cette conception, toujours fortement majoritaire dans les Eglises protestantes si l'on en croit Hubert Bost, s'avère bien plus réductrice que ce à quoi peut conduire une lecture attentive des prophètes bibliques : l'appel à refuser les œillères, l'invitation à considérer aussi ce qui dérange, l'exhortation à ne rien maquiller du passé, mais à le regarder en face sous toutes ses coutures. Recourir au passé, non pas pour se tailler

²⁵ Hubert Bost, dossier « Histoire », *Encyclopédie du protestantisme*, Paris-Genève, Cerf-Labor et Fides, 1995, p. 692.

une image avantageuse, mais au contraire pour se courber sous la critique afin de mieux avancer. Imparable école d'humilité et de lucidité ! Les Eglises savent-elles suffisamment faire face à leur passé tout entier, ombres comme lumières ? Acceptent-elles de se laisser bousculer par un regard extérieur, c'est-à-dire exogène (l'historien laïc d'aujourd'hui, artisan scrupuleux d'une analyse rationnelle et critique du passé, pouvant se substituer partiellement, du moins sur le terrain du souvenir, au prophète des temps anciens) ?

S'il fallait, pour conclure, ramasser en une formule l'invitation biblique au souvenir, ce pourrait être celle-ci : passons d'une « foi sans histoire » à une « foi dans l'histoire » ! Contre les sirènes d'un oubli à bon marché, synonyme de lâcheté, de refoulement ou d'aveuglement, le chrétien soucieux de construire ici et maintenant sa vie de foi et sa vie d'Eglise, gagnera à méditer les enseignements des Ecritures. Le souvenir, faisant écho à la révélation de Dieu, est un outil d'édification, de louange (dimension de la mémoire) et de compréhension (dimension de l'histoire) qui n'a pas à faire peur. Il ne doit pas non plus être pris à la légère. Loin d'être perte de temps, il le rachète dans une certaine mesure, dès lors qu'il nous permet de mieux vivre pleinement dans le présent. Le passé n'est certes pas toujours facile à atteindre et à comprendre, piégé qu'il est dans les déformations de nos imparfaites remémorations et dans le « brouillage » des interprétations particulières, mais il n'est pas opaque au regard, même s'il faut se garder d'une illusoire transparence. L'histoire (et même la mémoire, à certains égards) n'est pas qu'un discours et qu'une affaire de points de vue, comme une épistémologie* démystificatrice trop radicale a pu le faire croire²⁶. « L'investigation bien conduite [du passé] constitue un régime de vérité », rappelle Antoine Prost²⁷. Quand le martyr Etienne rappelle l'histoire du salut à ceux qui le lapident, il fait certes acte de mémoire en fonction d'un schéma interprétatif, suivant un tri sélectif des données et une mise en récit orientée. Les prophètes, en choisissant de rappeler aussi ce qui dérange leurs auditeurs, ne font pas autrement. Mais ces récits ne se réduisent pas à une interprétation purement subjective : le passé qu'ils évoquent n'est pas un pur fruit de leur imagination, il conserve une

²⁶ En particulier à la suite de Michel Foucault et de ce que l'on a appelé le *linguistic turn* américain, qui fait disparaître le rapport du texte historique au réel en réduisant le discours de l'historien à une interprétation, une « fiction » littéraire. Cette démarche « déconstructionniste » qui réduit tout à une question de point de vue constitue l'une des caractéristiques de ce que l'on appelle la post-modernité (voir sur cette notion, d'un point de vue chrétien engagé, la remarquable synthèse récente de Paul Appéré, « The world we live in », coll. *Loving the God of Truth, Preparing the Church for the Twenty-First Century*, Toronto, éd. Andrew M. Fountain, 1997, pp. 13 à 44, et pp. 26 à 28 en particulier).

²⁷ Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, op. cit., p. 291.

densité propre, à découvrir et comprendre, matière aux lectures dynamiques d'une mémoire et d'une histoire en quête de repères sûrs pour avancer.

Par leur souci de mise à distance des représentations spontanées, leur nécessaire démarche d'agnosticisme méthodologique, de critique des sources (interne, externe)²⁸, les historiens aujourd'hui peuvent nourrir de manière ample et riche, davantage peut-être que dans les siècles précédents²⁹, cette exigence d'intellection et de compréhension vraie du passé. En les laissant faire leur travail sans volonté d'instrumentalisation, les chrétiens peuvent recevoir, au travers de leurs travaux, un regard extérieur rigoureux, riche en matériaux d'analyse. Au-delà, dans les Eglises, chacun peut (et doit ?) prendre conscience qu'il n'est pas indifférent qu'il se souvienne, sans œillères, avec exigence critique et introspective, de l'itinéraire collectif de sa communauté, comme, d'ailleurs, de son propre sillage personnel. La lecture du passé n'appartient pas seulement à quelques spécialistes, et c'est heureux ! Chaque chrétien est invité à s'y livrer, pour mieux tracer son chemin vers l'avenir.

Car accepter l'invitation biblique au souvenir, dans sa dimension de mémoire mais aussi dans celle, plus inconfortable mais capitale, de l'histoire, nous permet d'approcher de plus près ce que nous sommes, le souvenir nous permet de développer « une vue et une compréhension transformées par la perspective du présent et l'élargissement du sens critique »³⁰, d'affiner notre identité et notre trajectoire, en évitant le « ressassement » stérile et les manipulations grossières. Face à un avenir ouvert, l'histoire nous aide à mieux exercer notre liberté, à déchiffrer et à construire. Ainsi, contrairement à l'idée commune, ce n'est pas un intérêt bien compris pour le passé qui nous empêche d'avancer, mais au contraire le refus du passé et l'illusion régressive d'une « foi sans histoire ». C'est dans l'histoire que le chrétien doit marcher jusqu'à l'éternité, où là seulement, selon son espérance, nul n'aura plus besoin de se souvenir, tout sera enfin donné, dans la plénitude de la présence de Dieu. ■

²⁸ La critique interne des sources examine la cohérence du texte et du contenu explicite du document, s'interroge sur la compatibilité entre ce contenu et ce que l'on sait par ailleurs des documents de la même période. La critique externe vise, elle, à situer le texte par rapport à ses conditions d'élaboration (élaboration matérielle en particulier : type d'encre, de calligraphie, de support, etc.).

²⁹ Où le regard historien était davantage piégé par la dimension mémorielle, non critique, au service de telle ou telle idéologie, de tel pouvoir, de telle Eglise.

³⁰ Ernst Troeltsch, « L'édification de l'histoire de la culture européenne » (conférence donnée en mai 1918 à l'Assemblée Générale de l'Alliance des savants et artistes allemands), in *Religion et histoire, Esquisses philosophiques et théologiques*, textes édités, introduits et annotés par Jean-marc Tétaz, Paris-Genève, Labor et Fides, 1990, p. 160.